

Livres ouverts

même d'une institution restée très patriarcale.

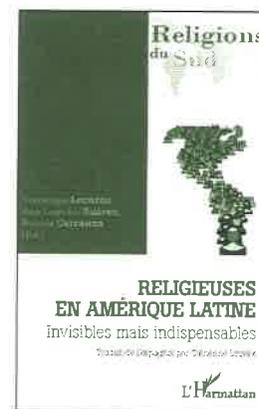
L'histoire de l'engagement de ces « ouvrières silencieuses », voire de la répression qu'elles ont subie et de leur martyre sous les dictatures brutales du XX^e siècle, est encore largement sous-documentée. Si l'on commémore des martyrs comme Mgr Oscar Romero, l'archevêque de San Salvador tombé sous les balles de tueurs d'extrême-droite le 24 mars 1980, combien de religieuses missionnaires, catéchistes ou institutrices catholiques rurales ont-elles subi le même sort ? Elles n'occupent pourtant que peu de place dans le martyrologe du continent latino-américain.

Véronique Lecaros, chercheuse et professeure à l'Université pontificale catholique du Pérou (PUCP), Ana Lourdes Suárez, professeure et chercheuse à l'Université catholique d'Argentine (UCA/CONICET), et Brenda Carranza, professeure d'anthropologie de la religion à l'Université d'État de Campinas (Brésil), ont voulu « rendre visibles » ces femmes.

Elles ont rédigé cet ouvrage à partir des travaux des premières rencontres latino-américaines sur les Congrégations religieuses féminines, qui se sont tenues à Buenos Aires en octobre 2019, avec la participation d'universitaires et de religieuses. Elles ont mis en pages un recueil d'une vingtaine de textes portant sur l'arrivée des congrégations religieuses féminines en Amérique latine pendant la période coloniale, leur engagement pour l'éducation, la santé et les pauvres lors de la construction des jeunes nations latino-américaines au XIX^e siècle, ou encore la résistance héroïque de certaines d'entre elles sous les dictatures militaires.

ÉGLISES

Véronique Lecaros, Ana Lourdes Suárez et Brenda Carranza
Religieuses en Amérique latine
Invisibles mais indispensables, Paris, L'Harmattan 2021, 320 p.



Si elles sont bien plus nombreuses que les hommes au sein de l'Église catholique latino-américaine et que leur apport se soit avéré essentiel - notamment dans les domaines socio-éducatifs et de la santé, mais aussi de l'évangélisation -, les religieuses sont « invisibilisées » au sein

livre de plus sur le sujet ? À cause des statistiques désastreuses sur la chute libre du christianisme et parce qu'il décèle dans l'Église émergente du I^{er} siècle de notre ère une ressemblance avec ce qu'il appelle notre « Église finissante ».

Ainsi l'auteur, sans aucun anachronisme, fait « le pari que la fréquentation des origines chrétiennes est susceptible de nous éclairer sur les principes et critères théologiques qui ont guidé les croyants en Jésus dans leur construction d'Église » et que, peut-être, cela pourrait alimenter la réflexion pour aujourd'hui. Ce faisant, il travaille en exégète historico-critique et ne se pose pas en médecin de la crise ecclésiale européenne. À nous de travailler après cette lecture à une possible actualisation de son propos...

Ce dont l'auteur nous parle, c'est de textes: le Nouveau Testament tout d'abord, mais aussi quelques autres traditions écrites venant de l'Église ou parlant d'elle. Ses questions sont récurrentes: sous quelles formes? quand? par quels moyens? à partir de quels discours et de quelles pratiques l'Église du Christ est-elle née? Le théologien mêle ainsi histoire et exégèse. Son enquête diachronique cherche à retracer « le processus d'émergence et de construction de l'Église - ou plutôt des Églises - dans les cent premières années du christianisme ».

Au fil de l'ouvrage, le lecteur découvre ainsi des ecclésiologies diverses, des modèles et des pratiques ecclésiales multiples qui révèlent ce que l'auteur nomme une « réalité hybride ». Dans une recherche de constante et de continuité, il nous fait découvrir les critères qui permettent aux premiers chrétiens de vivre de la mémoire de Jésus en petites communautés et de fonder une

Les auteures plaident pour une plus grande reconnaissance des femmes dans l'Église. Constatant un déclin notable des vocations féminines depuis les années 60, elles craignent que les réponses insuffisantes de l'institution face aux revendications féministes ne finissent par briser l'engagement des femmes en Église.

Jacques Berset

(Lire à ce propos l'article de Véronique Lecaros « Une force oubliée », paru dans le dossier de *choisir* n° 689, octobre 2018, consacré aux femmes dans l'Église. Disponible sur www.choisir.ch)

Simon Butticaz

Comment l'Église est-elle née?

Genève, Labor et Fides 2021, 288 p.



Partant de la fondation de l'Église et de ses origines, l'auteur nous amène jusqu'en l'an 120 à travers un ouvrage fort bien documenté. Pourquoi a-t-il choisi d'écrire un

confession de foi commune malgré cette diversité. Ces premières communautés cherchent leur équilibre entre le temps de Dieu et le temps humain, entre Dieu et l'humanité. Elles vivent un christianisme pluriel, avec des ecclésiologies plurielles.

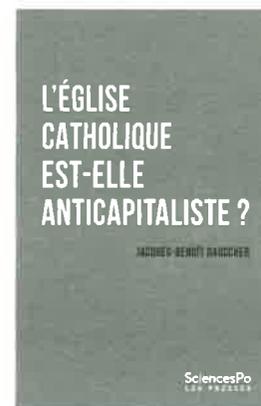
La diversité n'est donc pas un problème! Elle est même constitutive du christianisme, que les modèles suivis soient institutionnels ou charismatiques. Il ne s'agit pas d'un morcellement ecclésial, car l'Église tout entière est contenue dans chaque communauté locale, aussi différente soit-elle de la communauté d'à côté. Car c'est ainsi que l'Incarnation prend corps dans l'Église.

Si l'unité de l'Église primitive s'est fondée sur la foi des croyants en la Bonne Nouvelle de Jésus-Christ, si la mise en œuvre de cette foi est l'amour réciproque, si l'acclimatation au monde n'a jamais affadi la transcendance, pouvons-nous y trouver de quoi vivre en chrétien aujourd'hui? La question reste ouverte...

Anne Deshusses-Raemy

Jacques-Benoît Rauscher
L'Église catholique est-elle anticapitaliste?

Paris, Presses de Sciences Po 2019, 128 p.



Paradoxe: il appartient à un historien « de gauche » et marqué par la culture protestante, même si la foi lui est devenue étrangère, de rendre compte d'un ouvrage écrit par un religieux dominicain. Outre ses profondes connaissances théologiques, l'auteur fait preuve d'un grand savoir dans les domaines philosophique, économique et social, ce dont témoigne la riche bibliographie qui clôt son livre.

J.-B. Rauscher part du constat que si la position du magistère romain en matière de morale sexuelle et familiale est bien connue et largement diffusée, le rapport de l'Église catholique au capitalisme reste flou. Renonçant à remonter au « communisme » des premiers groupes chrétiens, ni même au christianisme social de Félicité de Lamennais, il centre son étude sur une période beaucoup plus contemporaine, qui commence en 1891 avec l'encyclique *Rerum novarum* du pape Léon XIII, dont il montre les limites. Souvent perçu comme moderniste, voire « socialiste », ce texte affirme en effet la légitimité de la propriété privée et s'oppose prioritairement au marxisme. Le capitalisme n'y apparaît « qu'en creux ». Il en va de même avec les encycliques suivantes, de Pie XI à Benoît XVI. Tout au plus les excès du capitalisme sont-ils dénoncés, non le système lui-même.

Dans un texte tout en nuances, et qui requiert par là même une lecture exigeante, l'auteur décline les diverses positions dans l'Église, de la théologie de la libération à une acceptation d'un capitalisme « modéré » et « démocratique », complété par la charité chrétienne. Pour J.-B. Rauscher, il convient de se pencher en priorité sur l'*ethos* du catholicisme, et pour cela de revenir aux textes bibliques de l'Ancien et du